

C'est une justice à leur rendre : à chaque occasion, les officiers italiens, qu'ils aient eu nom Impellizzeri, Corsi, Seicchitano, Pizzi ou autre, nous ont témoigné d'une certaine compréhension.

A l'issue de son entrevue avec le Général, à l'état-major italien de Radès, le Président confiait qu'il se serait cru à l'époque révolue où les règles de courtoisie et de respect bienveillant s'appliquaient à tous, même aux Juifs.

∴

D'autres gestes furent moins bien venus, moins élégants.

C'est ce moment d'oppression et de contrainte — nous le constatons avec une profonde tristesse — qui fut choisi par le Conseil Municipal de Tunis pour introduire une demande d'immatriculation au profit de la ville, du Cimetière Israélite de l'Avenue Roustan. Pourtant, les droits de notre Communauté étaient établis par des titres, justifiés par une possession bicentenaire, affirmés, reconnus, à maintes reprises, à l'occasion de diverses impositions fiscales notamment, par l'Administration elle-même.

Par hasard, au milieu de toutes nos misères, notre attention fut attirée sur la réquisition déposée au Tribunal Mixte (1); nous pûmes faire opposition en temps utile et sauvegarder notre position.

(1) 27 Mars.

LA BÊTE ACCULÉE

• A VII — Renouveau.

Avec la nature qui refléurit, la victoire se précise. L'espoir renaît, le cœur comprimé trop longtemps, laisse percer sa joie qui monte, près d'éclater.

La ligne Mareth a été tournée depuis une semaine; Gafsa réoccupée. Voici le 10, Sfax libérée par la prestigieuse 8^e Armée, Pichon par les Français. Le 14, victoire française au Djebel Mansour. Sousse est délivrée. Les bulletins de victoire claironnent à nos oreilles.

Heureux, nos frères de Djerba, de Gabès, de Sfax, de Sousse, qui ont tant souffert ! Pour eux, l'angoisse a cessé d'être.

Pour nous ?

∴

« Vous ne verrez jamais les Anglo-Saxons à Tunis », nous assène furieusement Zaewecke, quelques jours avant la prise de Sfax.

Une rumeur de joie anticipée avait alors circulé dans la ville.

Ce sont les Juifs qu'il accuse de propager cette nouvelle transmise par Radio-Alger ou Radio-Brazzaville.

« Mais nous n'avons plus de radios, et même plus d'électricité », lui répond le Président.

C'est exact, mais nous avons l'ami, chez qui nous écoutons Londres et Schumann, devant l'appareil à accus. Nous avons Bismut, merveilleux messenger, qui accourt après le communiqué de 3 heures 15, Nataf, qui rapporte les « bobards » de Zana, qui souvent ne sont pas des bobards.

On discute fébrilement des dates possibles.

Arrêt devant Enfidaville.



Un ami, personnalité musulmane, recommande très discrètement au Président de disparaître, dès qu'il apprendra la percée du front d'Enfidaville. Il est en mesure de savoir que les Allemands ont arrêté la liste des derniers déportables; M. Borgel en ferait partie. Pour lui éviter une aussi douloureuse fin de carrière, cet ami offre noblement au Président une demeure retirée dans la ville arabe, asile provisoire où il trouverait tout ce qui lui serait nécessaire.

Ce dernier ne réfléchit pas sur le parti à prendre : sa ligne de conduite est tracée depuis le début : il doit demeurer à son poste jusqu'au bout. Son départ, sa disparition dans le moment où l'ennemi, tel une bête blessée, forcée de toutes parts, devient encore plus féroce, risquerait d'avoir de dangereuses conséquences sur la population qui reste. Il ne veut pas s'arrêter à la vision de la déportation, parfois plus cruelle que la mort.

« Faisons ce qui se doit, pour le reste, nous sommes entre les mains de Dieu », pense-t-il. Le sentiment du devoir est

une voie sans détours. Le croyant puise dans la foi de ses pères la force d'espérer et de souffrir s'il le faut.

D'autres membres du Comité seraient peut-être en péril. Nous les prévenons, mettant à leur disposition cet asile. Ils demeurent également.



Nous avons raison de penser que les dernières semaines seraient difficiles; nous subissons des assauts furieux de Zaewecke, d'Elfess! « La multiplication des évasions dégénère en scandale, c'est un sabotage » dont nous serions les complices. Des sanctions très graves sont annoncées : la peine de mort sous forme d'exécution publique, en présence du « Général du Port », le Colonel Meyfar.

Il n'est pas jusqu'aux Italiens qui ne se fâchent, craignant qu'on ne prenne leur humanité pour de la faiblesse.



A la vérité, les termites, dont parle Ghez, sont passés maîtres dans l'art d'escamoter les hommes :

Taieb à Mateur, Alex Bonan à Sidi-Ahmed, et Sfez dans le secteur sud, payant d'audace, ont fait merveille. Dans la 3^{me} décade d'avril, nous n'avons même pas 500 hommes à l'extérieur; il y en a 400 à Bizerte, et une soixantaine dans le secteur sud. Ce nombre s'amenuisera encore.

Ainsi peu à peu, par ruse, en silence, volant les hommes un à un, les achetant parfois avec quelques bouteilles de cognac ou des bas de soie, les récupérant à la manière de ces jeunes médecins qui perdaient sciemment au poker pour

rendre plus souples les officiers italiens et obtenir des libérations de malades ou de pseudo-malades, surveillant la moindre faille dans le dispositif de l'adversaire, profitant de chaque défaillance, on se dégage, on décroche sans pertes.

..

Zaewecke ne désarme pas.

..

En vue d'augmenter le contingent de Bizerte, il nous fait lancer des centaines de convocations. Deux hommes seulement se présentent Est-ce la catastrophe? Point du tout, c'est la défaite et ses lassitudes.

Va-t-il se fâcher, menacer, exécuter? Il préfère paraître beau joueur ou peut-être ne veut-il pas marquer sa déconvenue: il ne se refuse pas à laisser les deux hommes à Tunis, pour des travaux légers.

..

Quelques jours après, des soldats de Bizerte, avec mitraillettes, circulent dans la ville: ils veulent ramener des évadés ou des récalcitrants: la police du recrutement s'offre à les aider, mais comme elle a le sens de l'hospitalité, elle les invite à se restaurer, à boire. Chaleur communicative:

on s'invite mutuellement, mais les nôtres paient toujours. Il est bien difficile de retrouver ces insoumis dans les quartiers visités. On les a promenés dans des quartiers autour de la Medina où l'on sait rencontrer peu ou pas de Juifs.

Résultat: les soldats repartiront assez inquiets de la réception qui leur sera faite devant l'insuccès de leur mission.

..

Les rats quittent le navire en perdition: Pohl est parti pour l'Allemagne, ressentant l'impérieuse nécessité de soigner son estomac.

Zaewecke, privé de son acolyte, éprouve le besoin de se faire accompagner. Une fois, c'est Elfess, en présence duquel il se livre à un violent débordement de colère et de menaces. Un autre jour, il vient avec un homme en civil, revêtu d'un pardessus cosssu, coiffé d'un élégant feutre noir, l'air courtois quoique silencieux, mais d'une douceur qui appelle la méfiance; c'est, paraît-il, un personnage mystérieux, qui aurait beaucoup travaillé avec Goering; de passage à Tunis, il a désiré accompagner le commandant. Devant lui, ce dernier fait encore de la surenchère antisémite.

Il affecte de prendre des dispositions à longue échéance. envisage avec nous le plus sérieusement du monde un système de relève des travailleurs de Bizerte, avec un programme s'échelonnant sur mai et juin. Nous notons sans broncher,

Nous avons pris, pour notre part, des dispositions d'un autre ordre. Depuis quelque temps déjà, nous songions à une position de repli, à des abris pour nos hommes s'ils étaient amenés à fuir en groupe, au cas où la bataille arriverait jusqu'à leur secteur.

Dès le début d'avril, des instructions sont données, une organisation est prévue à El Azib et à Protville, dans la propriété d'un de nos coreligionnaires (1).

On maintient une liaison constante avec Maurice et Gilbert Taieb à Bizerte, qui doivent donner, le moment venu, le signal de l'évacuation. On s'inquiète des moyens de transports; ils apparaissent précaires.

Par ailleurs, du côté de Zaghouan, c'est un ancien ministre de S. A. le Bey (2), qui donnera l'hospitalité, en grand seigneur, avec une réelle noblesse d'âme, à une soixantaine des nôtres qui arriveront chez lui exténués, affamés, trouvant là après leurs marches forcées, sous la mitraille, un asile de paix, une halte salutaire.

..

Nous nous efforçons de dissimuler notre joie: il ne faudrait pas trébucher au moment de toucher le port.

(1) M. Edmond Bessis. Nous avons reçu d'autres offres aussi généreuses notamment de M. Jacques Bismuth pour sa terre de Mateur.

(2) Si Ali Sakkat.

POST TENEBRAS LUX

M AI 1943 — La Délivrance.

Le printemps tunisien appelle la joie de vivre. Le temps est doux, on respire un air de fête, de victoire.

Le combat se rapproche de nous; les bombardements font rage de jour et de nuit, et pourtant notre âme est moins oppressée.

Les Allemands ne nous font pas encore grâce.

On doit exécuter 3 hommes à Bizerte. Gilbert Taieb a bien arraché une promesse de grâce à Elfess, mais nous n'avons aucune confiance en cet être lâche et sans franchise. Chez part pour Bizerte, donne là-bas toutes les assurances qu'on lui demande, garantit l'arrêt des évasions.

La victoire est remportée après une journée épuisante de démarches et d'angoisses: les trois hommes sont sauvés.

Chez a également entretenu Elfess de l'éventualité d'une évacuation. Le lieutenant a joué la surprise, puis a laissé entendre qu'il prendrait en temps opportun les dispositions nécessaires.

..

Le 4 mai, dernière exhalaison de haine morbide. Le sinistre Marty, sentant venir la fin, passe la mesure de